

UN CHEMIN DE SAINTETE SPIRITAIN

Cet essai voudrait être de type inductif. En de nombreuses retraites près de mes frères Spiritains à travers le monde, en divers colloques personnels avec des jeunes en formation, avec des missionnaires en pleine action apostolique, avec des confrères âgés ou malades à l'infirmierie de Chevilly, s'exprimant avec la lucidité de ceux qui regardent vers l'autre rive, j'ai eu l'occasion d'entendre bien des confidences sur leur vie profonde, cette «vie cachée avec le Christ en Dieu» (Col. III, 3) qui était au cœur de leur appel et de leur don total au Seigneur pour sa mission. Relisant toutes ces confidences à la lumière des écrits de nos fondateurs, spécialement le Père Libermann, je leur ai trouvé une étonnante cohérence avec l'essentiel de sa doctrine spirituelle, je veux dire les grands axes d'une route de sainteté missionnaire, qu'il a balisée d'après l'expérience intérieure qui était la sienne, et sur laquelle l'Esprit de Dieu l'avait manifestement engagé comme «premier de cordée».

Un chemin

J'ai intitulé cette réflexion: « un chemin de sainteté spiritain ». L'adjectif est volontairement indéfini. Il doit exister, sans doute, d'autres chemins similaires, les demeures étant nombreuses et diverses dans la maison de Dieu. Celui-ci, je l'ai observé, et j'en définis les contours... Je dis: «un chemin spiritain de sainteté et non un chemin de sainteté spiritaine». En effet, les fondements et les modalités de la vie spirituelle sont tous clairement contenus dans l'Evangile; en ce sens, il n'y a qu'une spiritualité: l'écoute de la Parole de Dieu et la soumission de tout notre être à sa volonté dans l'esprit des Béatitudes. Par contre, le contexte historique, les courants spirituels antérieurs, la personnalité d'un grand charismatique peuvent mettre en relief un aspect particulier de l'Evangile qui féconde tous les autres. Ainsi, l'époque où les anachorètes se retirent au désert pour vivre de Dieu seul loin du paganisme aboutit à Benoît, qui marquera la vie religieuse de la solitude avec Dieu, vécue en communauté, au service de l'Eglise. Plus tard, la décadence de la vie ecclésiale suscitera l'esprit de pauvreté de François, avec le vaste courant de vie franciscaine qui l'accompagne. Au XIXe siècle, l'abolition de l'esclavage, l'ouverture à l'Afrique éveilleront le zèle intrépide de Libermann et un courant mystique particulier d'apostolat missionnaire vécus sous la mouvance de l'Esprit-Saint. C'est toujours la même vie spirituelle, mais avec un accent spécial sur telle modalité, mise en relief en des circonstances historiques données, sous l'impulsion de tel homme ou de telle femme de Dieu, destinée à se perpétuer dans leurs disciples, appelés, eux aussi, par Dieu, avec leurs propres dons, sur le même chemin; ce qu'il est convenu d'appeler un charisme, c'est-à-dire, selon la définition du Père James Walsh: «ce don spirituel du fondateur auquel tous les membres de l'Institut participent, selon les dons que l'Esprit-Saint accorde à chacun». L'Esprit conduit ainsi la vie de l'Eglise vers la réalisation dans le temps du projet éternel d'amour du Père à l'endroit des hommes. La

^[1] Spiritains aujourd'hui n° 1 – 1982 – pp 75-89

sainteté est-elle, de fait, autre chose que «la conformité au Fils, en présence du Père, dans l'Amour» (Eph. 1)? C'est donc avec toutes ces nuances que j'ai opté pour ce titre: un chemin de sainteté spiritain.

D'abord missionnaire

Je n'ai guère connu de Spiritains qui soient venus dans la Congrégation par un particulier attrait pour la vie religieuse. Le plus grand nombre avait été séduit par l'idéal missionnaire, avait ressenti un appel personnel de Dieu pour annoncer l'Evangile «ad gentes» et se mettre au service des plus abandonnés. Quand ils ont appris, au Noviciat, que chez nous, cet appel comportait aussi un engagement de vie religieuse, celui-ci, dans la générosité de leur jeunesse, leur est apparu assez clairement lié à la vie missionnaire: partage de vie avec les plus pauvres, célibat pour mieux servir, obéissance aux responsables d'un grand Institut et à ceux de l'Église où ils allaient œuvrer, communauté de biens et de vie avec des frères engagés dans le même idéal, tout cela semblait aller de soi dans le projet global missionnaire. Ils n'ont pas connu les distinctions subtiles sur lesquelles, en mal d'identité, on a tant épilugué de nos jours. «Appelés à être apôtres, mis à part pour annoncer l'Evangile de Dieu» (Rom. 1, 1), ils donnaient leur vie à la grande cause de l'apostolat missionnaire, dans un Institut qui les avait attirés tant par son style de vie, incarné dans tel ou tel broussard, dans tel ou tel père ou frère ami ou parent, que dans ses traditions d'héroïsme intrépide, non exempt, d'ailleurs, d'un certain triomphalisme. Somme toute, davantage tributaires de l'élan défricheur de Monseigneur Le Roy que du minutieux appareil centralisateur de la Congrégation, qui avait pris le pas sur la vitalité audacieuse du Père Libermann...

Mais ils étaient aussi tributaires d'une formation intérieure solide, influencée par les grands spirituels qui ont surgi dans nos différentes provinces voici quelques dizaines d'années. Leurs noms sont sur nos lèvres, et, comme dit l'Écriture, «leur souvenir respecté» (Eccl. 45, 1). Ceux-ci n'étaient pas toujours en accord avec l'esprit conquérant de nos grands missionnaires de la même époque, et, plus d'une fois, ils ont rappelé à temps et à contre-temps les orientations mystiques données à la Mission par le fondateur; il apparaît aujourd'hui que nous aurions pu éviter, en les écoutant, bien des faux pas. Poureux, le Père Libermann avait été, à la fois, un maître dans les voies de l'oraison et un maître dans l'action missionnaire, nous avions à le suivre sur ce double terrain, sans dissocier l'une de l'autre. Je me souviens d'une réflexion faite par le Père Grizard, à Paris, le jour où l'on fêtait son jubilé. Monseigneur Le Roy, dans un toast, ayant laissé tomber avec son humour habituel: «Père Grizard, quand vous étiez mon maître de novice, vous m'aviez dit que je n'avais pas l'esprit de la Congrégation!»; le vieillard se leva d'un bondet répliqua: «J'en pourrais dire autant actuellement! ».

Cette tradition spiritaine est restée vivante aujourd'hui, comportant à la fois ce souffle missionnaire et le souci d'un équipement spirituel adapté; on la retrouve avec joie dans la formation des jeunes de notre temps, sous des formes renouvelées. Dans la célèbre lettre 196 du Tome II (p. 385), le Père Libermann a écrit la charte de la formation intérieure des jeunes qui venaient à lui: *«je commençais par lui donner une forte idée de la perfection chrétienne... je tâchais de l'éloigner de la précipitation, du trouble, des inquiétudes, afin de le tenir en repos pour qu'il pût être toujours vis à vis de Dieu... j'insistais beaucoup sur le renoncement intérieur et universel, établissant même la paix sur ce fondement».*

Grosso modo, ce fut le point de départ de la vie spirituelle d'un grand nombre, de nos jours avec un accent plus fort sur la parole de Dieu. La conviction que c'est «Lui qui nous a aimés le premier» (I Jean, IV, 10), l'accueil de cet amour prévenant ont été les premiers pas de notre relation à Lui. Elle est devenue rapidement une expérience d'amitié et d'échanges réciproques avec le Christ: «il m'a aimé et s'est livré pour moi» (Gal. 11, 20); «qui me séparera de l'amour du Christ?» (Rom. VIII, 35); «tout ce qui est à moi est à toi» (Luc, XV, 31). L'évangile s'éclaire d'un jour nouveau, l'amour porte à la conformité des volontés, on se sent libre et joyeux, et rien ne semble devoir faire obstacle sur la route de notre don total : «je ne

vous appelle plus serviteurs, mais amis». (Jean, XV, 15) «Me voici, envoie-moi» (Isaïe, VI, 8).

Une deuxième étape

Les difficultés

Arrive le moment où, après quelques mois ou quelques années, ou quelques dizaines d'années - les époques sont fort diverses, selon les dons et la fidélité de chacun - où le Seigneur, voulant s'unir davantage à une personne, la fait entrer dans «la ténèbre de la nuée».

Le missionnaire s'est déjà heurté aux difficultés de sa vocation, il les a surmontées aisément dans l'élan de sa ferveur première; quelquefois il a expérimenté sur le terrain les obstacles à son action apostolique, en stage en pays de mission, en Amérique ou en Europe. Qu'il soit religieux-clerc ou religieux-laïc, il sait déjà sa fragilité et les découragements sporadiques que lui apportent et sa convivance avec d'autres frères et l'annonce du royaume autour de lui. Mais il est fortifié par l'amitié sensible du Christ et se répète le mot de Paul: «je sais à qui j'ai donné ma vie». (2 Tim. 1, 12).

Peu à peu surgit un phénomène nouveau. Chez le contemplatif, il demeure lié presque exclusivement au cheminement intérieur. Chez le spiritain, il est en relation avec d'autres épreuves, déceptions ou échecs, qui jaillissent du milieu communautaire, du milieu professionnel (études, relations, perte d'un être cher, santé, etc ...) et surtout du milieu apostolique. Il a appris avec ardeur une langue nouvelle, il s'est initié aux coutumes locales, les catéchumènes se sont multipliés, les tournées de brousse portent fruit, des chapelles se construisent, des communautés nouvelles s'établissent, des laïcs influents prennent le relais, bref, c'est l'euphorie d'une action trépidante, on a le vent en poupe, on est épuisé mais si heureux: «je me crève pour le Christ!», me disait l'un d'entre eux. (Evidemment, les exemples ont à être adaptés pour ceux qui servent en Europe ou en Amérique, mais le fond est le même, mutatis mutandis).

Soudain surgissent contradictions et oppositions qui engendrent le doute; tel catéchiste sur qui on comptait le plus renonce à son ministère, quand il ne crée pas la suspicion; des rivalités, jalousies, inimitiés avec les responsables de la Mission ou de l'Église locale, voire avec les Supérieurs de l'Institut, s'avèrent de stériles boulets à traîner; la fatigue du climat, accentuée par le harcèlement des premières années, pèse plus lourdement, des interrogations se posent sur l'efficacité de telle méthode, même sur la légitimité de cette tâche surhumaine, sur le sérieux de la pastorale locale, et d'autres pierres d'achoppement! . La barque est secouée par la tempête et le Seigneur se tait; manifestement il semble dormir! Pour un grand nombre, cette expérience est vécue sur le terrain même du ministère, à un moment où beaucoup n'ont plus de véritable soutien spirituel et ne sont pas en mesure de s'en ouvrir à quelque ami de cœur qui lui permettrait de lire l'événement à la lumière du mystère pascal. Souvent ses frères d'apostolat ne savent pas non plus interpréter ces aléas autrement qu'en les affriolant de mobiles fallacieux qui ne lui apportent aucune solution. Remontent alors à la surface des antécédents psychologiques qu'il croyait sublimés; quelquefois, ce sont des troubles plus profonds: «après tout, chacun peut se sauver dans sa propre croyance, il vaut mieux s'attaquer uniquement au développement! N'est ce pas aussi une forme de témoignage évangélique? Libération, justice sociale, oui; l'annonce du royaume, après»... La tentation est à sa porte, et Dieu est toujours absent. Que se passe-t-il donc?

Libermann répond :

Dieu est là

Dieu est assurément le TOUT-PROCHE, et déjà l'expérience antérieure en a donné l'assurance, marquée du sentiment religieux, qui, lui aussi, est un élément important de l'amour; on l'a témoigné en catéchèse, en prédication, en services divers près des plus nécessiteux, aussi bien que dans les ministères de petite ou grande envergure. Mais Il est également le TOUT-AUTRE, Il est le SAINT. Quand il s'approche de quelqu'un qui lui a donné son cœur et sa vie, et a déjà vécu avec Lui une relation prolongée d'amour sincère et généreux, avec tout le zèle qu'il comporte, il est nécessaire que tombe la nuit. Pourquoi? Parce que ce n'est pas nous qui avons main-mise sur Lui avec notre manière limitée à nous, c'est Lui qui a main-mise sur nous avec sa manière infinie à Lui. «Ma gloire, je ne la donnerai à personne» (Is. 42, 8). Que se passe-t-il? Il se passe que ce n'est pas nous qui avons la conduite des opérations mais l'Esprit de Jésus et du Père. Une attitude fondamentale se dessine: celle de celui qui se dispose devant Dieu en attendant tout de Lui, - le vrai pauvre spirituel - qui va permettre à Dieu de faire en lui et par lui, comme Marie, «de grandes choses».

Que faire? Attendre avec confiance, être heureux de n'avoir plus le sentiment de sa présence, le goût de sa parole, la joie sensible de sa personne, se répéter «qu'Il est tous les jours avec nous»... Des conditions s'imposent, que le Père Libermann ramène à trois fondamentales: présence à Dieu, présence à soi et renoncement. Une présence à Dieu pratiquée comme exercice, dans le temps de la prière solitaire, et comme acte tout au long du jour. Une présence à soi, qui, suppose que l'on demeure habituellement maître de ses réactions, de sa violence naturelle; enfin le radicalisme évangélique du don de soi: «qu'il renonce à soi-même, prenne sa croix et me suive» (Luc. IX, 23).

Tout cela, ajoute Libermann, dans une immense confiance en notre Père qui nous aime et dont l'Esprit nous conforme toujours davantage au Christ. Nos faiblesses ne nous troublent pas, car il est notre Père, nous faisons constamment l'expérience de sa tendresse. Et nous apprenons jour après jour que Jésus seul peut être en nous doux et humble de cœur. «A mon école», dit-il, «apprenez la douceur et l'humilité du cœur», à savoir cette attitude fondamentale du Fils, tout entier relation vivante à son Père en son être de Verbe Incarné. «*Un missionnaire qui n'a pas ces deux grandes et sanctifiantes vertus est un avorton dans l'apostolat de Jésus-Christ, eût-il d'ailleurs le zèle de saint Vincent de Paul ou de saint François-Xavier*» (Libermann, 8 mai 1851). Pour lui, les plusgrands actifs sont les plus grands passifs, sous l'action de l'Esprit-Saint.

«Si Notre-Seigneur nous donne son Esprit, ce n'est pas pour que nous vivions, même en partie, selon le nôtre; il doit être notre conducteur, notre amour, notretout. La qualité propre de cet Esprit étant d'être, par essence, l'amour de Dieu, il enrésulte que TOUT en nous doit procéder de cet Amour, en être accompagné et aller droit à Dieu... Si nous voulons l'entendre, le voir et marcher sous sa conduite, il fautêtre attentif à ses inspirations, tenir nos regards continuellement tournés vers Lui, pratiquer le silence intérieur, c'est-à-dire de toutes nos passions, éviter la trop grande activité, ne vouloir connaître d'autre sagesse et d'autre prudence que celle qui nous vient de l'Esprit-Saint. Et par cette voie intérieure, éviter tous les efforts naturels pour nous unir à Lui. Tout cela doit être fait en toute paix et tranquillité d'âme. C'est dans cette disposition qu'il faut attendre de Lui tout ce qu'il Lui plaira de nous montrer et de nous faire exécuter, nous tenant toujours prêts à le suivre sans jamais le précéder».

(Entretien sur la fête de la Pentecôte, Ecrits spirituels, p. 79).

L'Esprit-Saint

C'est l'Esprit-Saint qui, au cœur même de son action apostolique, permet au missionnaire de devenir de plus en plus fils avec le Fils, «à la gloire du Père». A mesure qu'il expérimente sa dépendance totale de Dieu, il expérimente aussi l'absolu de Dieu.

«Dieu, c'est tout, l'homme c'est rien». Sa vocation même de Spiritain, «étranger dans la maison de son père», l'y convie chaque jour. L'effort douloureux d'entrer dans une autre culture et civilisation, une autre mentalité, un autre langage - «le langage est source de malentendus», disait le Petit Prince -, avec des apôtres locaux si différents de lui, dans un projet pastoral qui, souvent, n'est pas le sien, le conduit à vivre le mystère de mort et de résurrection du Christ dans l'acte de se nier soi-même pour vivre en symbiose avec le Seigneur souffrant. Son apparente impuissance devant les forces des ténèbres, «les esprits du mal» dont parle Saint Paul (Eph. VI, 12), l'amènent à se confier totalement au Christ et à murmurer lui aussi: «lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort». Sa prièresolitaire devient celle «de la pure foi, de la simplicité» (P. Libermann). Il attend tout de Dieu avec une active certitude, il sait que la Mission est son œuvre, il réalise que seul l'Esprit de Dieu, qui en est le protagoniste, peut faire dire à un autre homme: «Jésus est Seigneur!» (Phil. II, 11). La Mission apparaît comme l'action de l'Esprit de Dieu dans les cœurs des non-chrétiens; «elle consiste dans la lumière qu'il concentre sur Jésus-Christ» (Taylor - Foi et Constitution). Il se dispose devant Dieu, dans l'obscurité de sa nuit, dans une confiance inébranlable en la Puissance et l'Amour de Celui qui l'envoie. «Je puis tout en celui qui me fortifie». (Phil. IV, 13).

«Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie». (Jean XX, 21) Le Père Libermann commente ainsi: «Jésus-Christ nous envoie comme il a été envoyé. Notre mission est la sienne; c'est Jésus qui vit dans ses envoyés, qui souffre dans ses envoyés, qui attire les âmes à Dieu son Père et leur communique ses grâces par ses envoyés». (Ecrits spirituels, p. 374) Spontanément, peu à peu, le missionnaire va en venir à se laisser personnellement conduire par l'Esprit de Dieu, en même temps qu'il se dispose devant Lui et avec ses frères, comme l'instrument de son action divine, ainsi qu'il en fut de Pierre pour la conversion de Corneille.

«Le royaume de Dieu dans son Fils, et par lui dans l'Eglise, ne peut se connaître véritablement que par la foi vivante et animée de l'Esprit-Saint, et en aucune façon par des recherches humaines. Car, comme le dit saint Paul, les choses de Dieu ne peuvent se connaître que par l'Esprit de Dieu, qui non seulement nous fait connaître son règne dans l'Eglise et ses rapports avec les hommes, mais même les profondeurs de la divinité» (Commentaire de S. Jean, p. 79).

Se révèle à ce moment, en un certain sens, la personne mystérieuse de l'Esprit-Saint, davantage dans son agir que dans son être propre; j'en connais plus d'un qui a découvert alors tout le réalisme du nom de «Spiritain» et de sa consécration à l'Esprit de Pentecôte. Dans le même temps, s'est effectuée toute une redécouverte toute personnelle de Marie, avec une sorte de remise totale à Notre-Dame de la personne et de l'action missionnaire, comme prémisses de l'invasion de l'Esprit-Saint. «L'Esprit-Saint est celui qui, aujourd'hui comme aux débuts de l'Eglise, agit en chaque évangéliste qui se laisse posséder et conduire par Lui, et met dans sa bouche les mots que lui seul ne pourrait trouver, tout en prédisposant l'âme de celui qui écoute, pour le rendre ouvert et accueillant à la Bonne Nouvelle et au Royaume annoncé» (Evangeli Nuntiandi). «Vous recevrez le Saint-Esprit et vous serez mes témoins» (Act. 1, 8). «L'itinéraire suivi», écrit Léon-Dufour en parlant de François-Xavier, «n'est pas tant la conquête du monde par l'apôtre que la conquête de l'apôtre par Dieu; ou plutôt, c'est à travers la conquête du monde que l'apôtre se laisse

conquérir par Dieu. Derrière les déplacements du missionnaire, il y a le conflit installé au cœur, même de l'apôtre... Derrière l'homme d'action, il y a celui qui sait pâtir de l'action divine». Madeleine Delbrel disait: «en face de l'Évangile, ce n'est pas d'être peu nombreux qui est grave, c'est d'être immobiles et marcher comme des vieillards».

Le Père Libermann était entré rapidement dans cette voie de la soumission totale à l'Esprit-Saint, vraisemblablement au cours ou au terme des cinq années qui ont suivi son baptême, durant lesquelles, écrit-il *«le Seigneur tint mes facultés absorbées et captives»*. C'est alors qu'il fut si recherché comme guide spirituel, n'étant pas encore prêtre, même par ses professeurs et directeurs.

«Cette période est critique», écrit Libermann, *«c'est peut-être la plus dangereuse pour les âmes et toute leur vie en dépend. ... C'est en cet endroit que le grand et très grand nombre d'âmes quittent la vraie voie de leur oraison, par les inquiétudes, les découragements, les fausses persuasions, l'entêtement, la raideur, les impatiences, l'amour-propre... Partagées entre Dieu et les créatures, elles n'ont jamais une générosité complète, elles ne volent pas dans les voies de Dieu, mais elle y marchent; elles font cependant beaucoup pour l'amour de Dieu, mais par un amour souvent mélangé, et qui pour cela ne laisse pas d'être bon et vrai»*. (Instructions sur l'oraison, p. 228) L'expérience confirme le bien-fondé de cette citation, dont tous les mots sont justes et révèlent une exceptionnelle connaissance de la fragilité humaine.

Il avait écrit en 1838 : *«lisez le Père Lallemand et vous y trouverez tous les principes, ainsi qu'en Saint Jean de la Croix. La doctrine est vraie, il suffit de la mettre en pratique»* (Lettres Spir. 11, 49). Or le Père Lallemand avait été le célèbre directeur du troisième an des Jésuites à la fin du XVII^e siècle, dont les entretiens ont été publiés sous le titre de «Doctrine Spirituelle». Cette troisième année de noviciat, qui se fait après les dix premières années de ministère, et que Saint Ignace appelle la «schola affectus», l'école du cœur, le Père Lallemand la voit comme une «seconde conversion», le moment propice où l'apôtre met définitivement le gouvernail de sa vie sous la conduite de l'Esprit Saint; ce que les auteurs spirituels modernes appellent le mouvement de bascule, par lequel c'est désormais l'Esprit de Dieu qui prend la direction des opérations au plus profond du cœur de l'apôtre, l'idéal demeurant pour lui d'être le plus passif possible: «ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont enfants de Dieu» (Rom. VIII)

...

«Nous passons les années entières», écrit Lallemand, «et souvent toute la vie, à marchander si nous nous donnerons tout à Dieu. Nous ne pouvons nous résoudre à faire le sacrifice entier... Nous combattons contre Dieu les années entières, et nous résistons aux mouvements de sa grâce, qui nous poussent intérieurement à quitter une partie de nos misères en nous donnant à lui sans réserve et sans remise. Mais, accablés de notre amour-propre, aveuglés de notre ignorance, retenus par de fausses craintes, nous n'osons franchir le pas»...

Cette expression: «franchir le pas», «to cross the threshold», est un mot célèbre chez Lallemand, Surin, Voillaume et, en général, dans la littérature spirituelle classique.

Franchir le pas

Le Père Libermann en a transmis l'idée, avec une instance particulière sur l'abnégation totale du missionnaire comme condition «sine qua non» pour entrer en cette vie nouvelle. Jean de la Croix s'était exprimé avec le même radicalisme: «que l'oiseau soit attaché par un câble ou par un fil, il ne peut s'envoler». Quand on parle, chez nous, de «renouveau spirituel», au plan personnel, c'est toujours à cette «seconde conversion» que je pense!

Que se passe-t-il chez les Spiritains? Comment «franchissent-ils le pas?» «Il est impossible d'en établir un discernement objectif sur un grand nombre: les voies de Dieu sont toujours mystérieuses, «l'Esprit souffle où Il veut, mais tu ne sais d'où Il vient ni où Il va» (Jean 3, 8). L'évolution intérieure de chacun est une chose unique et privilégiée, dont sa prière personnelle est

l'écho et l'aliment.

D'aucuns sont rodés au désir, à l'attente, à l'accueil passif de l'Esprit de Dieu; d'autres prient à partir des relations propres de leur ministère, le contact avec la pauvreté des favellas, au retour d'une réunion de catéchistes, ou d'Action Catholique; d'autres ont fait des valeurs humaines et culturelles de leur peuple un objet de louange gratuite au Seigneur «afin que les païens deviennent une offrande agréable à Dieu, sanctifiée dans l'Esprit-Saint» (Rom. XV, 16); d'autres - plus rarement! - ont la chance de participer à une communauté physique ou morale de frères et, parfois, de sœurs également, dans laquelle la prière commune, alimentée par le travail apostolique de chacun, porte aisément au silence de l'adoration, de l'action de grâces, du désir de Dieu; d'autres, suivant l'exemple du Christ, se retirent dans la nature pour se relier au Seigneur dans les temps tumultueux de leur ministère, profitant de quelque matinée ou soirée d'accalmie; d'aucuns, enfin, ont abandonné la prière solitaire, ils éprouvent le besoin d'un temps de retraite, d'une longue ascèse et d'une illumination intérieure particulière pour se reprendre et y persévérer. Un guide spirituel s'impose alors; quand Paul, sur la route de Damas, a crié: «Seigneur que veux-tu que je fasse?», celui-ci l'a envoyé à Ananie pour recevoir réponse à sa question.

Le dialogue avec un frère

Par contre, ce discernement objectif peut s'effectuer dans le dialogue de personne à personne, avec un frère coutumier des voies de Dieu. On a pu voir ainsi récemment des «seconde conversion» de ce type parmi nos confrères d'âge mûr; je dois dire qu'ils ont quelquefois dû chercher appui, dans cette démarche, en dehors de leur propre communauté. Dans les conversations personnelles avec eux, ce qui m'a toujours frappé, c'est l'étonnante générosité et le grand courage de mes frères dans le don d'eux-mêmes au service des plus pauvres, et, d'une façon générale, dans leur tâche apostolique (J'inclus évidemment dans ce terme les services divers de nos religieux-laïcs que sont les frères). Ce qui m'a frappé tout autant, c'était leur joie de réaliser comment, en les appelant au ministère, le Seigneur les appelait à une intimité «de choix» avec Lui - «celui-ci m'est un instrument de choix pour porter mon nom aux païens» (Act. IX, 15) et comment, au cœur même de ce ministère, le Père les unit à son Fils toujours davantage par la puissance de l'Esprit de Dieu, à l'œuvre en eux en même temps que dans leur apostolat, l'un et l'autre en étroite corrélation, ce qu'exprimait le Père Libermann dans la règle bien connue: *«la vie apostolique n'est rien d'autre que la vie toute d'amour et de sainteté que le Fils de Dieu a menée sur la terre et par laquelle il s'est continuellement sacrifié à la gloire du Père pour le salut du monde»*. Tout cela, ils l'avaient connu théoriquement; dans le feu de l'action, ils en avaient inconsciemment délaissé la pratique. Quel réconfort de retrouver les sens premiers de leur appel! «de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé». (Cor. IX, 27). J'ai encore en mémoire la grande joie qui était la leur de vivre désormais dans la lumière, la paix et le feu de l'Esprit-Saint. Je me souviens aussi du combat intérieur qu'ont dû soutenir quelques-uns, comme Jacob avec l'Ange, jusqu'à l'heure de leur remise totale entre les mains de Dieu: «Je t'exalterai, Seigneur mon Dieu; tu as mis sur moi ta main!» (Ps. 138, 5). Dans le texte sur la vie religieuse spiritaine du Père René You, il est proposé en conclusion un type de second noviciat pour une «seconde conversion». J'y souscris de tout cœur.

Une nouvelle étape

Au terme de cette étape, peu à peu, comme le papillon sort de sa chrysalide, le Seigneur se révèle dans le mystère trinitaire de son unité divine. Je n'ai d'autre formule pour le dire que le magnifique passage scripturaire de la IIe Cor III, 18: «nous tous qui, le visage dévoilé, reflétons la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette même

image, avec une gloire toujours plus grande, par le Seigneur qui est Esprit. L'éclat du visage de Moïse, quand il rencontrait Dieu, était passager; le nôtre est permanent». D'après le verbe grec employé, ce n'est pas seulement «contempler dans un miroir», ou

«réfléter dans un miroir», mais les deux aspects à la fois: nous contemplons et nous reflétons la gloire de Dieu par l'Esprit. Saint Paul continue au chapitre, IV: «le Dieu qui a dit: que la lumière brille au milieu des ténèbres, c'est Lui-même qui a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ». Et il s'empresse d'ajouter: «mais ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous... Sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre propre corps; la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous!». Cette expérience nouvelle de Dieu s'accompagne donc des tribulations apostoliques - et des persécutions promises par le Christ - mais celles-ci sont perçues aussitôt comme activité rédemptrice dans la Pâque de Jésus: «si nous souffrons avec Lui, avec Lui nous vivrons». Le missionnaire est devenu intensément rédempteur avec le Christ; son efficacité, dans le Corps mystique, transcende l'espace et le temps. Chose étrange, ceci n'est pas toujours perceptible extérieurement; souvent, des humiliations extérieures donnent le change à l'entourage immédiat. *«les croix sont de l'or, mais les humiliations sont des perles et des pierres précieuses»*, disait le Père Libermann, qui en connaissait suffisamment sur le sujet! Peu importe, l'Esprit Consolateur est là, ces faiblesses passagères sont des reculs pour mieux sauter. Elles enracinent l'espérance et disposent à la vraie Sagesse.

La révélation du Père

La grande révélation de ce temps est la révélation du Père. En des moments fugitifs mais prégnants d'éternité, est manifestée, au-delà des images et des sentiments, la personne du Père avec sa tendresse infinie. «Ceci est la vie à jamais», dit Jésus, «qu'ils te connaissent, Père» (Jean, XVIII). La connaissance du secret du Père est un don merveilleux qui va sans cesse s'accroissant.

Le Spiritain est alors illuminé d'une science nouvelle pour révéler le Père, particulièrement près des grandes religions, qui ne connaissent de Lui que des aspects limités. Il se confirme dans sa mission, qui fut celle de Jésus: révéler le Père. C'est à ce moment - plutôt imperceptible pour les hommes d'action - que se purifient les facultés supérieures, pour l'accueil d'une révélation de Dieu qui surpasse l'entendement. «Ce dont nous parlons», dit Paul, «c'est d'une sagesse mystérieuse... ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qu'Il aime. Nul ne connaît les secrets de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu... Nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons gracieux que Dieu nous a faits» (I Cor. II, 7-12). A ce stade, le missionnaire est imprégné de la paix de Dieu, tout est reçu et vécu par rapport à Lui. Et là encore, là surtout, l'expérience de Dieu est unique, particulière à chaque personne; difficilement traduisible en termes humains, elle se vit dans un silence absolu de parole où vont se perdre tous les amants. «qu'est-ce que j'aurai de plus au ciel?», a dit Thérèse de l'Enfant-Jésus avant sa mort, «je verrai Dieu, c'est vrai; mais, pour être avec Lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre».

Les aléas du ministère apostolique n'ont pas changé. C'est «l'écharde dans la chair», dont parlait Saint Paul, qui maintient l'apôtre comme un souple instrument de la Puissance de Celui qui l'envoie. «Autre est celui qui sème, autre est celui qui moissonne» (Jean IV, 37). Le Spiritain sait fort bien alors que la moisson surgira de quelque manière,

- et même en quelque endroit qui ne sera peut-être pas le sien - selon le projet de Dieu, en fonction de la Rédemption que le Christ poursuit en lui: «je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église» (Col. I, 24). Même la douleur qu'exprimait François quand il criait sur les routes de l'Ombrie: «l'Amour n'est pas aimé!» n'est plus un élément négatif de sa vie, elle est **DESIR** profond de la venue du Royaume: «Père, que ton règne arrive!», que les Orientaux traduisent: «que vienne ton **Esprit-Saint!**» *«Notre tristesse doit*

renfermer une joie immense», écrit le P. Libermann, «qui nous est communiquée par l'Esprit de Jésus» (L.Sp. I, 516).

On le voit, cette étape nouvelle - mais il faut se souvenir que les étapes chevauchent parfois l'une sur l'autre - est vécue par le missionnaire au creuset de l'action apostolique. La période où l'a vécue le P. Libermann est célèbre: il était à Rennes, maître des novices eudistes, en proie à une horrible solitude intérieure, à la conscience très vive de sa nullité (*«ma plus grande peine fut de me voir inutile dans l'Église de Dieu»*), au mépris (celui de M. Brandt) ou à l'indifférence de ses amis (celle de M. Louis, le supérieur), et la conviction de n'avoir rien fait de bien (*«ce dont je suis persuadé, c'est que j'ai fait un très grand mal à toutes les âmes qu'il a plu à Notre-Seigneur de mettre en rapport avec moi»*) - (N.D. I, 500 et 674).

On sait la suite : le 28 octobre 1839, qu'il considère *«l'un des plus beaux jours de sa vie »*, lui parvenait clairement l'appel des Missions. Il allait partir pour Rome fonder une Congrégation missionnaire, qui ne devrait être que l'œuvre exclusive de Dieu: *«reconnaissez que je suis l'homme le plus heureux du monde, parce que je n'ai plus que Dieu seul»*. Nous n'aurons plus d'autres confidences sur sa vie d'union à Dieu. Il est entré en cette phase d'intimité avec Lui que Ruysbroeck dénomme l'union transcendante, dont la paix inaltérable est le signe le plus caractéristique au sein d'une activité dévorante. *« Plus j'ai d'affaires, plus mon union à Dieu se fortifie»*, écrit-il.

L'union pratique

Il en a expliqué le secret par l'expression *«union pratique»*, qu'il a inventée aux derniers mois de sa vie. L'essentiel, dit-il, est de *«vivre tout au long des jours dans l'union pratique avec Dieu, non seulement par l'accomplissement de ses saints devoirs, mais encore par l'exercice d'une douce et paisible vigilance sur soi-même, et agir en tout conformément au Bon Plaisir de Dieu, par un esprit de foi et d'amour»*. *«Agrandissons nos désirs»*, dit-il à la Mère Javouhey, *«fortifions nos âmes dans les difficultés mais ne nous tourmentons pas si le succès de nos projets se fait attendre; ne veuillons pas le bien plus que Dieu ne le veut ni autrement qu'Il le veut. Après avoir fait tout ce que nous devons faire, nous devons nous reposer sur Lui pour le succès, et être contents, quoi qu'il arrive»*. Le Père Levavasseur, son collaborateur immédiat, a témoigné au procès de béatification: *«voyant toujours tout en Dieu, il comptait d'une manière absolue sur Lui, et restait impassible, acceptant tout comme de sa main. Je ne l'ai jamais vu se troubler d'une façon humaine»*.

A ma grande admiration, j'ai eu le bonheur d'entendre des frères spiritains s'exprimer - avec une grande discrétion - sur cette vie d'union devenue la leur. Ce me fut une faveur du Seigneur d'accompagner à Chevilly, les derniers mois ou semaines de maladies de missionnaires ravagés par l'amour de Dieu et des hommes, par le zèle brûlant d'être encore et surtout rédempteurs avec le Christ dans leurs souffrances et dans leur mort, avec une affection quasi enfantine pour Marie. *« Tu diras le Magnificat à voix haut quand tu me verras partir! »* - *« Je n'aurais jamais imaginé qu'il fût si facile de mourir! »* - *« Ne reste pas à veiller cette nuit, je peux m'en aller tout seul, je vois le Père m'ouvrir les bras! »* *«Dans ces quelques mois de maladie»*, comme dit le Psaume, *«j'ai poursuivi une course de géant»*, disait un jeune qui se mourait d'un cancer.

«C'est quelque chose d'être Spiritain, merci à la Congrégation! quelle belle vie le Seigneur m'a donnée! ». Ce que j'ai particulièrement retenu, c'est leur idée que la Mission n'était pas finie, qu'elle continuait au ciel jusqu'à la fin des temps, qu'ils ne seraient pas inactifs près de Dieu mais toujours missionnaires avec tous les frères de là-haut, autour du P. Libermann et de M. Poullart des Places. Leur mort, associée à celle du Christ, devenait, dans sa Pâque, source féconde et durable de résurrection à travers les âges.

«Ce peuple africain ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables - il n'en a pas besoin - mais par la sainteté et le sacrifice de ses Pères qui doivent le sauver» (1851). «Je passe parfois des moments bien pénibles quand je pense aux souffrances continuelles de ces pauvres enfants. Je me dis qu'il y aurait là de quoi faire de grands saints. Cette pensée produit en moi un profond déchirement de cœur» (1851). «Je suis venu jeter le feu sur la terre», dit Jésus, «voulant produire cet incendie, il mettra nécessairement des torches ardentes entre les mains de ceux qu'il charge de l'allumer. Pourquoi y-a-t-il donc si peu de saints incendiaires? C'est qu'il y a peu de saints; leurs torches sont donc condamnées à rester éteintes, elles produisent tout au plus le feu d'une allumette... Les apôtres de Jésus-Christ restant amateurs d'eux-mêmes, les dons du Saint-Esprit leur sont nécessairement refusés, les desseins de Dieu sont avortés, les peuples restent dans les ténèbres... Pourquoi et jusqu'à quand?». . . (Instructions aux Missionnaires, 1851). «Ne méprisez pas la parole de votre pauvre Père, car Dieu m'a donné la grâce de diriger dans sa voie les serviteurs qu'il s'est choisis». (Idem)

Je voudrais terminer sur ces textes de la dernière heure tombés des mains de notre Père. Le Père Lannurien, son secrétaire particulier, disait déjà en 1853: «avons-nous ces vertus qui nous rendraient aptes à notre fin et nous attireraient des confrères? Nous devons confesser qu'il nous en manque beaucoup et que déjà il y a une bien grande différence entre le père et les enfants». C'est ce même père Lannurien, celui qui eut l'heureuse idée de prendre de nombreuses notes durant les entretiens du P. Libermann, aujourd'hui réunis dans la célèbre Glose, qui a défini ainsi l'esprit de la Congrégation dans une lettre manuscrite conservée aux archives du Séminaire français dont il fut le fondateur: «esprit de simplicité intérieure et extérieure, grand esprit intérieur fait de vie d'union à Notre-Seigneur et de sacrifice absolu, la charité et l'union fraternelle, une tendre et plus qu'ordinaire dévotion à Marie, notre vocation au service des âmes les plus délaissées».

Il se dégage ainsi de cet essai tout un ensemble de traits qu'on peut appeler la réalité spiritaine, ou le charisme du Spiritain, ce don personnel de Dieu.

Chacun en a sa part et tous l'ont en entier ! - qui fait de nous, sous toutes latitudes, «de toutes races, langues et nations», selon notre appel commun et nos richesses particulières, et avec toute la variété de nos diversités, UN SEUL CŒUR ET UNE SEULE AME...

Alphonse GILBERT. C.S.Sp.